

Un village « galibi » en Guyane française : le cas du site archéologique d'Eva 2

A “Galibi” Village in French Guiana: The Case of the Eva 2 Archaeological Site

Una aldea “Galibi” en la Guayana francesa : El caso del sitio arqueológico Eva 2

Martijn van den Bel, Thomas Romon, Christian Vallet and Sandrine Delpéch

Volume 44, Number 2-3, 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1030974ar>
DOI: <https://doi.org/10.7202/1030974ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

0318-4137 (print)
1923-5151 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

van den Bel, M., Romon, T., Vallet, C. & Delpéch, S. (2014). Un village « galibi » en Guyane française : le cas du site archéologique d'Eva 2. *Recherches amérindiennes au Québec*, 44(2-3), 127–141. <https://doi.org/10.7202/1030974ar>

Article abstract

The archaeological site of Eva 2 represents a historic Amerindian village in French Guiana. The collected material suggests a long chronology approximately between A. D. 1650 and 1900. When comparing the Eva 2 ceramics to the 19th century Amerindian ceramics stored in European collections, a delicate ambiguity is obtained regarding this chronology. It demonstrates a transformation of the pre-Columbian ceramic register produced by the Amerindians inhabiting the coastal zone of French Guiana, historically known as the Galibi by the first European settlers. It further reveals a tourist production, favored by the demand of these Europeans, notably during the course of the 19th century.



Un village « galibi » en Guyane française : le cas du site archéologique d'Eva 2

**Martijn van den Bel,
Thomas Romon,
Christian Vallet
et Sandrine Delpech***

Institut de recherches archéologiques préventives (Inrap), Cayenne

* Respectivement responsable d'opération Inrap (céramologue), Cayenne, responsable d'opération Inrap (anthropologue), Guadeloupe, technicien Inrap (spécialiste en mobilier colonial), Limoges et responsable d'opération Inrap (spécialiste lithique), Cayenne.

recherches
amérindiennes
au québec

Vol. XLIV, Nos 2-3, 2014

AVANT DE SITUER le site amérindien d'Eva 2 (n° de site Patriarche 97312.171) dans le cadre historique de la Guyane, nous présenterons d'abord les résultats de la fouille préventive qui s'est déroulée en mai 2005 sur une surface de 5100 m², correspondant à l'emplacement d'une future carrière de sable destinée aux constructions du Centre spatial guyanais.

Un diagnostic archéologique a été engagé en 2004 dans le cadre d'une opération d'archéologie préventive (désignée sous le toponyme Eva) dans la savane de Malmanoury (Commune de Sinnamary, Guyane française). Il a entraîné la découverte de deux sites dans le périmètre de la carrière : Eva 1 et Eva 2 (Jérémie 2005, fig. 1 et 2). Cet article se concentre sur les découvertes faites sur le premier niveau du site d'Eva 2, constitué d'une occupation amérindienne stratifiée sur deux niveaux. Le premier niveau date de l'époque coloniale, alors que le deuxième niveau, identifié à environ 80 cm de profondeur, correspond à une occupation archaïque (van den Bel 2010a ; van den Bel *et al.* 2006).

Nous présenterons brièvement les résultats de l'analyse des faits anthropiques, puis les études lithiques, céramiques et anthropologiques ainsi que celle du mobilier d'importation. Nous proposerons ensuite une introduction à l'histoire régionale et enfin une interprétation de nos données en regard de l'histoire sociopolitique

et économique des sociétés amérindiennes du littoral occidental de la Guyane.

Le site d'Eva 2 est localisé sur une colline de sable blanc de forme oblongue, d'une surface de 2,5 hectares, qui culmine à 26 m d'altitude. Cette colline est située en bordure d'un milieu marécageux à la limite de la plaine côtière littorale et du socle précambrien. La présence de nombreux palmiers, de diverses espèces d'ananas sauvages qui donnent des fruits comestibles et d'autres espèces arbustives caractéristiques des jardins amérindiens et créoles est un indice d'une anthropisation récente (voir fig. 1 et 2). Le niveau archéologique a été traité mécaniquement et son mobilier a été collecté manuellement selon un maillage de carroyage de 2 m x 3 m ; les vestiges mobiliers et immobiliers ont été cartographiés, photographiés, fouillés puis enregistrés (van den Bel *et al.* 2006).

LES AMÉNAGEMENTS ANTHROPIQUES

Cent onze vestiges en creux ou structures ont été attribués avec certitude au niveau amérindien d'époque coloniale. Il s'agit de fosses, de trous de poteau, de blocs de calages et d'objets en place. Ces vestiges font partie d'une zone d'habitat amérindien de l'époque coloniale matérialisée par quelques ensembles de trous de poteaux, cependant aucun plan de *carbet* n'a pu être reconstitué¹. Il



Figure 1
Localisation du site Eva 2 sur la carte historique du XIX^e siècle dressée par A. Le Vasseur
(Source : Decoudras 1979, pl. 18)

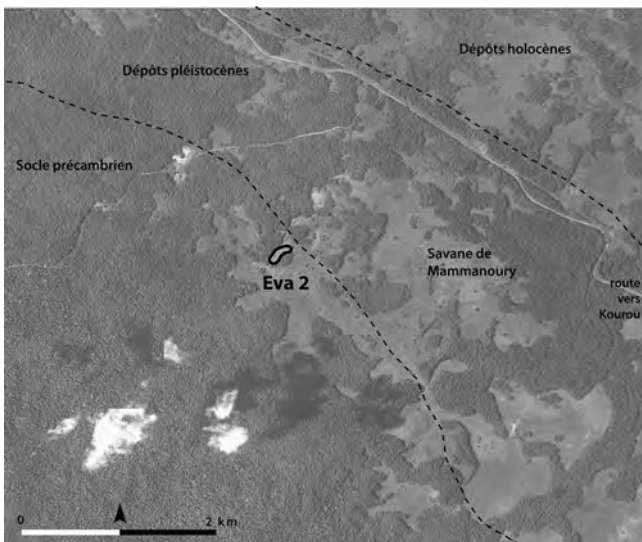


Figure 2
Localisation du site Eva 2 sur une photo aérienne
(Photo CNES)

s'agit d'une situation récurrente sur les sites amérindiens en Guyane, qu'ils soient anciens ou récents. Le lessivage actif des sols dans cette région équatoriale, le caractère éphémère des habitats, la superposition de carbeta dans un laps de temps court, mais aussi la multiplication d'états surajoutés, empêchent une lecture aisée des plans d'occupation par les populations amérindiennes (fig. 3).

Si la forme de l'habitat ne peut être reconnue d'après la documentation des structures, l'emplacement des zones occupées peut être déterminé à partir de l'ensemble des données archéologiques collectées. Deux zones d'occupation principales peuvent être identifiées, renvoyant

vraisemblablement à deux structures d'habitation en bois : les concentrations de mobilier soient dispersées autour de l'emplacement supposé des carbeta, et il est vraisemblable que les sépultures sont disposées à l'intérieur des habitations. Même si les dimensions des maisons sur le site d'Eva 2 restent inconnues, on peut penser qu'elles occupent une surface au sol d'environ 40 à 60 m², si l'on se réfère à l'iconographie du XIX^e siècle (fig. 4). On peut ainsi estimer que le village se composait de quelques petites maisons séparées par des zones libres qui ont servi de lieux de rejets. Cette interprétation des vestiges est possible grâce à la grande quantité de céramiques et de mobilier ferreux découverte, mais la fonction de certaines aires de l'habitat reste indéterminée.

LES OBJETS LITHIQUES

Le mobilier lithique est représenté par un petit nombre d'objets (n = 84) [tab. 1]. Il s'agit de 20 éclats, 33 galets percuteurs, trois nucléus, cinq enclumes, neuf outils et 14 fragments indéterminés. Il est possible que la présence de la plus grande partie de ce mobilier en quartz ainsi que celle des éclats et des percuteurs résultent d'un surcreusement de la couche archaïque (aménagement, horticulture, etc.). Parmi les éclats, on trouve deux pierres à fusil en silex blond translucide dont l'une a sans doute été réutilisée (voir fig. 7d). La technique laminaire ainsi que l'aspect de la matière blonde indiquent qu'elles proviennent des grands ateliers du Berry qui s'étendent sur plusieurs communes comme Meusne, Saint-Aignan sur Cher, Couffy, Lye et Valençay, où elles étaient produites de cette façon à partir du XVIII^e siècle (Schleicher 1927).

Les outils sont représentés par un pilon de latérite allongé (16 x 4,5 cm) portant une abrasion résiduelle sur une face, un gros galet servant de meule (13,5 x 10 cm), et présentant une face concave formée par abrasion et des traces de percussion sur son autre face ; un calibre avec une rainure obtenue par abrasion au centre d'une de ses faces, et cinq plaquettes, dont deux fragments en granit, présentant des traces d'abrasion unifaciale. Nous avons aussi identifié sept lissoirs, sous la forme de petits galets mesurant entre 2,5 et 6,5 cm de diamètre dont les deux faces ont été aplanies par polissage. L'un de ces outils a été trouvé dans une sépulture, au niveau de la main gauche de l'individu.

De plus, des petits éclats de roche indéterminée ont été trouvés en très grand nombre au cours du tamisage d'un échantillon de sédiment prélevé dans la sépulture secondaire en jarre. Il n'a pas été possible de déterminer si ces fragments étaient issus d'un débitage ou s'ils étaient

Tableau 1 Les objets lithiques			
	QUARTZ	AUTRES	NOMBRE
Éclats	14	6	20
Galets percuteurs	30	3	33
Nucleus	3	0	3
Enclumes	4	1	5
Autres	2	7	9
Indéterminés	13	1	14

naturels. Dans le contexte funéraire, il peut s'agir de fragments de roche naturels utilisés pour mettre à l'intérieur des *maracas* (hochets rituels) qui contiennent des graines, ou des fragments de roche utilisés pour fabriquer les « grages » à manioc (râpes).

LES SÉPULTURES

POSITIONNEMENT DES CORPS

Huit inhumations amérindiennes (S1-S8) ont pu être identifiées (voir fig. 3 et tab. 2). La conservation médiocre des ossements sur Eva 2 est liée avant tout à la matrice minérale du substrat géologique, un sédiment sableux moins acide que les argiles latéritiques. L'emplacement des corps est nettement marqué dans les sols par leurs « fantômes » (fig. 5a), des empreintes brun foncé laissées dans le sédiment par les cadavres après leur décomposition et qui dessinent grossièrement la forme des corps. Parmi les huit sépultures, deux n'ont livré aucun ossement et ne sont reconnues que par un fantôme (S2 et S3); les autres sépultures ont livré quelques vestiges osseux en mauvais état de conservation.

Les sépultures sont toujours simples. Deux types coexistent : plusieurs sépultures primaires où l'individu s'est décomposé dans le lieu final de son inhumation et une sépulture secondaire où l'individu a été ré-inhumé après décomposition dans un autre lieu (S5). Les premières sont des tombes ovoïdes, de taille similaire (90 x 70 cm), creusées en pleine terre, alors que la sépulture secondaire (S5) correspond à une grande jarre en céramique ou urne. Les sépultures primaires sont de deux types, celles où les individus sont déposés membres inférieurs fléchis, et celles où ils sont déposés membres inférieurs en extension (un seul cas : S6). La taille de ces

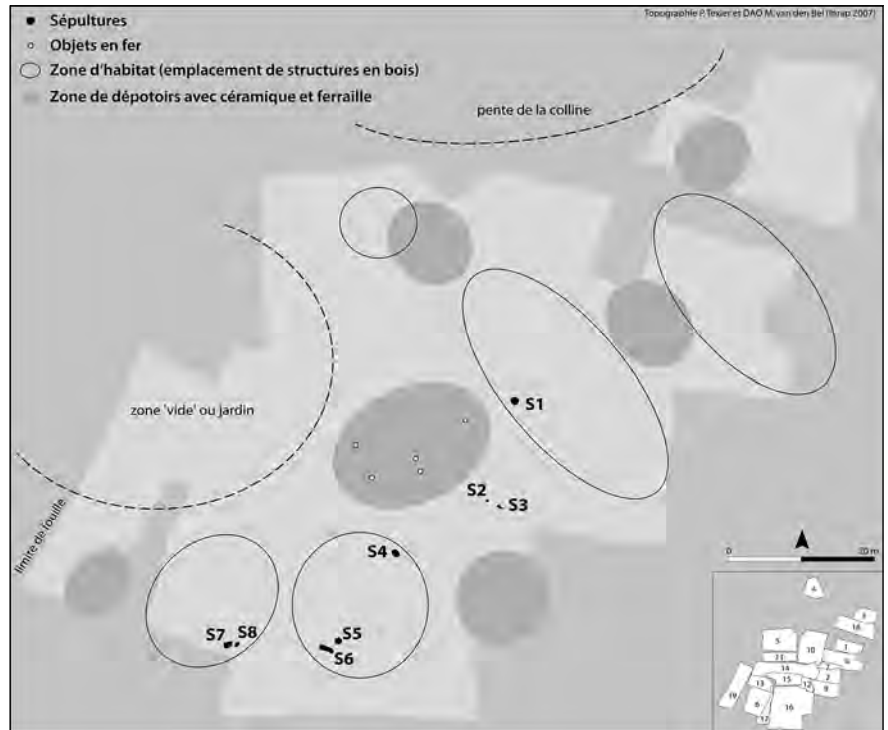


Figure 3
Répartition des sépultures dans le périmètre fouillé



Figure 4
Carbet amérindien
(Source : Benoît 1839, pl. 36, fig. 76)

fosses sépulcrales primaires correspond à la surface qu'occupe l'individu qu'elles contiennent. Elles sont principalement orientées tête à l'est, excepté une sépulture où la tête est au sud-est et une autre où la tête est au nord. La population est constituée d'adultes. Usure dentaire varie de l'absence d'usure à une usure prononcée, selon les individus. Aucune diagnose sexuelle n'a pu être effectuée, et aucune pathologie ni élément particulier n'ont pu être mis en évidence.

Tableau 2
Les sépultures

SÉPULTURE	SONDAGE	STRUCTURE	TYPE	TOMBE	POSITION	PERLES EN VERRE	CÉRAMIQUE
1	14	7	primaire	ronde	accroupie	oui	godet
2	12	1	primaire	ronde	accroupie	oui	non
3	16	2	primaire	ronde	accroupie	oui	non
4	16	13	primaire	ovoïde	accroupie	non	non
5	16	40	secondaire	urne	fagot	oui	non
6	16	42	primaire	rectangulaire	allongée	oui	non
7	6	39,1	primaire	ovoïde	accroupie	non	deux écuelles
8	6	39,2	primaire	ovoïde	accroupie	oui	non



Figure 5
A : Sépultures S7 et S8 (photo Pierre Texier); B : Sépulture S5 en fouille (Photo Roger Leguen)

La fosse de la sépulture secondaire contient une jarre entière sur laquelle repose une jatte qui forme un couvercle (voir fig. 5b). L'ensemble reçoit un seul individu représenté par ses membres inférieurs (fémurs et tibias) et par quelques dents. Les os longs étaient disposés en fagot contre la paroi inférieure de la jarre. Les dents ont été retrouvées au tamisage; leur provenance exacte dans la sépulture est inconnue.

La répartition des sépultures reflète probablement une mémoire spatiale des inhumations et la volonté d'en regrouper certaines, comme S2 et S3, S5 et S6, et S7 et S8

(les sépultures S1 et S4 se retrouvent seules; c'est en particulier ce que suggèrent les deux sépultures simples S7 et S8, dont la seconde, qui est plus petite, a été déposée ultérieurement à côté de l'autre). On observe également deux sépultures, proches l'une de l'autre, que l'on peut identifier par des gestes d'inhumation différents : la première est la seule sépulture secondaire trouvée sur le site, l'autre est une sépulture primaire dans laquelle l'individu est déposé en décubitus dorsal, membres inférieurs en extension. La manière d'inhumation de cette dernière sépulture n'est pas sans évoquer les pratiques funéraires catholiques coloniales, dont semble témoigner également la présence sur le site d'une petite croix en plomb. La présence de perles en verre dans la sépulture suggère toutefois que l'individu est bien un Amérindien ou, à tout le moins, qu'il est associé par ses parures au monde amérindien.

LES DÉPÔTS FUNÉRAIRES ET LES PARURES DES DÉFUNTS

La présence d'un grand nombre de perles de verre dans les tombes suggère l'existence de parures déposées avec les morts ou portées par eux (tab. 3). Dans la « double sépulture » (S7 et S8) un seul individu, le plus petit, portait une parure de perles, placées au niveau du crâne et formant probablement un petit collier. La sépulture S1 a livré trois lots de perles de verre qui sont vraisemblablement des parures placées autour des pieds, sur les genoux et sur le bassin. La sépulture allongée a livré 25 342 perles, dont 18 030 dans le sédiment de la tombe. Les autres perles étaient situées sur les avant-bras, le bassin, les cuisses, les mollets et les pieds, formant sans doute des brassards en perles de verre blanches, en particulier autour des avant-bras. Au niveau du bassin il s'agit probablement d'une ceinture ou d'un cache-sexe (peut-être aussi de parures de poignets) faits de perles blanches et bleues; enfin, un élément en perles faites en coquillage ou en matière végétale constitue peut-être une ceinture ou un bracelet (pour une description plus détaillée au sujet de ces perles, voir Gassón 2000, van Berkel 1948 : 31 et Biet 1664 : 353). Les chevilles, quant à elles, sont ornées de perles blanches.

La sépulture secondaire en urne, la seule du site, a livré une quantité de perles de verre réparties dans le comblement de la céramique et situées dans l'ensemble du remplissage

Tableau 3

Les perles en verre, par sépulture

SÉPULTURE	PARTIE DU CORPS	BLEU FONCÉ TRANSLUCIDE	BLEU LAVANDE	BLEU LAVANDE	BLEU FONCÉ TRANSLUCIDE	BLEU FONCÉ TRANSLUCIDE	BLANC IMAT	BLANC IMAT	BLANC IVOIRE	NOIR	JAUNE MAÏS	VERT POMME	ÉMERAUDE OPAQUE	ROUGE CORNAINE AVEC CŒUR VERT	VERT (TUBULAIRE)	
	Longueur (mm)	3,5	1,5	3,5	5	3 – 3,5	3	2,5	5	3,5 – 4,5	2,5 – 5	1,5	2	4	4,5	
1	sédiment	1725	1		3	7	1269									
	thorax	1					2									
	coxal	9					88									
	fémur	244	2		697		448									
	piéd droit	184			1		302									
2	sédiment	3		24		5	1		63	330	355 (52)					
	torse									1	2					
	pelvis	2			1				2	15	30					
3	sédiment					33	498	596			16	803	368	1		
5	sédiment					5419	2754									
6	sédiment					7435	10595									
	bras droit						143									
	bras gauche						445									
	pelvis					3530	624							1	2	
	cuisse droite					31	3									
	cuisse gauche					9	1									
	mollet droit						143									
	mollet gauche						52									
	piéd droit						1520									
	piéd gauche						1315									
8	crâne						21				574					
	jambes						47									
	torse						18									

avec une forte concentration de perles bleues dans le fond de l'urne. La présence d'une hache en fer et d'une cruche en grès rhénan suggère que le défunt avait un statut social différent de celui des individus inhumés dans les sépultures primaires. Deux tombes (S1 et S7) contenaient une petite écuelle en céramique amérindienne qui pouvait faire partie des biens du défunt ou représenter un objet utilisé lors d'un rituel funéraire, comme l'enterrement ou la levée du deuil. Dans la tombe rectangulaire, un bouton en cuivre et la silhouette du corps montrent que des parures de perles ou des brassards étaient présents sur les chevilles et les avant-bras, et indiquent peut-être également la présence d'une ceinture et d'un bracelet.

LES RITES FUNÉRAIRES

Les sépultures nous fournissent aussi des indices culturels et sociaux. Du fait de l'absence de références archéologiques sur les modes d'inhumation amérindiens de l'époque coloniale en Guyane, les comparaisons ne peuvent être effectuées qu'avec des données ethnologiques ou ethnohistoriques plus récentes. Il existait plusieurs manières d'enterrer les morts mais la plupart des

documents historiques concernant les populations du littoral de la Guyane font mention d'inhumations à l'intérieur du carbet, accompagnées de longues séances de lamentation et du dépôt des biens du défunt dans la fosse sépulcrale :

Espèce de lit de terre assez long et assez large pour y mettre le défunt, et au dessus ils y faisoient un berceau qu'ils couvroient de feuilles, ensuite de quoi ils apportoient le corps pare comme je l'ai marquée quand ils vont en cérémonie aiant soin de lui metre ce qu'ils a de plus beau et de plus rare; le corps étant aisis ils le couchoient dans ce berceau ou il resoit quelque fois six semaines pendant lequel temps ils apportoient à boire, à manger et à fumer ce corps, comme s'il en eut besoin, et étoit gardé par plusieurs qui hurloient jour et nuit comme des loups et récitoient la vie du défunt comme nos prêtres font l'oraison funèbre d'un grand seigneur en France, mais le temps qu'ils ont decide étant fini ils font un bucher autour du berceau, ou ils mettent le feu, brulent le corps du défunt avec ce qu'il avoit à lui de sorte que le corps et les biens finissoient tous ensemble, et faisoient si bien tout bruler qu'il ne resoit que les cendres qu'ils laissoient quelque fois là, ou bien ils les mettoient dans un pot et les renfermoient dans un trou et aussi quelque fois ils les jettoient à l'eau. (Goupy des Marets, dans Panhuys *et al.* 1934 : 28)

La description, par Jean de la Mousse, des tombes qu'il observe vers 1685 sur la Sinnamary n'est pas sans évoquer

Tableau 4
Les outils métalliques

	CLOUS	PLAQUES	BOUTON	SERPES	HACHES	COUTEAUX	TUBE	GRELOT	CROIX
Fer	4	2		3	2	3	1		
Laiton			1					1	
Plomb									1

ce que montrera plus tard le dessin que de Riou réalisera à partir des indications de Jules Crevaux montrant l'enterrement d'un *piaye* ou chamane wayana au XIX^e siècle (Crevaux 1883 : 238)² mais elle fait aussi penser à la sépulture S6 :

Je vis en passant les fosses de trois hommes décédés fraîchement, qui étaient dans le carbet du jour, et la femme était morte la nuit précédente, je la vis encore dans son hamac, entourée de pleureurs et de pleureuses, on l'allait mettre en terre. Les Indiens font leur fosse en carré et enterrent les corps ployés en double, comme ils se mettent naturellement quand ils se sentent mourir. (Jean de la Mousse, dans Collomb 2006 : 115)

La sépulture secondaire en jarre (S5) montre le résultat d'un enterrement complexe. Un fagot de quelques ossements du défunt (deux fémurs et un tibia) a été placé dans une très grande jarre funéraire, puis des parures faites de perles de verre ainsi qu'un récipient de grès rhénan partiellement cassé dont un tessons a été trouvé à quelques dizaines de mètres. Un grelot en cuivre se trouvait également dans le remplissage supérieur de la jarre (voir fig. 7b). Cette dernière a été fermée avec une autre céramique de grande taille qui était déjà cassée, faisant office de couvercle. Ainsi qu'on l'a suggéré plus haut, cette sépulture secondaire et la tombe contenant un corps en extension qui se trouve à 1,50 m de distance laissent apparaître une diversité de formes d'inhumation qui peuvent être liées à des statuts différents des défunts : personnage ordinaire, chef ou *yopoto*, ou *piaye* (chamane) [voir Rostain 1994 : 637-668 ; 2011]. Un tel enterrement en jarre a été pratiqué jusqu'au XIX^e siècle parmi les Kali'nas selon le père *Ahlbrinck* (1931 : 423) et notamment dans de grandes jarres à *cashiri* ou *samaku* qui ressemblent à celle de S5 (cf. fig. 10).

LE MOBILIER EUROPÉEN D'ÉCHANGE

LES OBJETS MÉTALLIQUES

Les objets métalliques sont pour l'essentiel des objets ferreux auxquels il faut ajouter deux éléments en métal cuivreux (grelot et bouton) et une croix en plomb (tab. 4). Le matériel est oxydé en surface avec des encroûtements de sable, mais la conservation est en général très bonne. Il s'agit de serpes, de fauchards, de coins, de haches et de couteaux, dont la plupart ne sont pas intacts.

Les haches et les serpes, en particulier, faisaient partie des objets qui servaient de monnaie d'échange entre les colons et les Amérindiens. Par exemple, en 1723, un navire transporta à Cayenne 600 pièces de fer se répartissant en

200 haches, 200 serpes et 200 houes (Polderman 2004 : 72). Les couteaux étaient également très prisés. Ainsi, en 1750, des habitants de Cayenne ont passé commande de « 100 grosses de couteaux à cinq clous, à manche en os » (*ibid.* : 461). Tous les outils en fer trouvés sur le site sont liés à une activité en rapport avec le bois, pour charpenterie ou petite menuiserie, et avec l'agriculture et le travail de l'abattis (mot guyanais désignant l'agriculture itinérante sur brûlis ; voir Hulsman 2009), et la majeure partie d'entre eux sont usagés.

LE VERRE ET LA CÉRAMIQUE D'IMPORTATION

La présence de mobilier céramique d'importation et de verre est anecdotique. Le verre n'est représenté que par deux tessons, et le mobilier céramique européen est composé de quelques tessons provenant de quatre ou cinq objets et de plusieurs fragments d'une pipe en terre cuite fine de couleur blanche.

Un tesson de bord d'assiette en pâte de couleur saumon très fine, avec une glaçure orange qui couvre l'intérieur et le bord de la lèvre, est attribué aux productions des ateliers d'Albisola, XVIII^e siècle (identification par Fabienne Savoie, Inrap). Trois tessons de grès ainsi que plusieurs morceaux d'une cruche en grès ont également été découverts sur le site. La base de la cruche en grès se trouvait à l'extérieur de l'urne de l'inhumation secondaire et le col était dans le remplissage de l'urne. Il s'agit d'une cruche en grès de Rhénanie-Westphalie (Allemagne) du type bellarmine (fig. 6), en pâte blanche à couverte brun-rouge. Le col porte un décor d'applique représentant une tête d'homme barbu, d'où le nom de jarre bartman. La panse porte trois rosaces en pastillage, l'une étant placée sous le portrait barbu, et les deux autres de part et d'autre de la première, mais légèrement plus basses. Le remontage effectué sur cette céramique montre qu'elle est incomplète. En effet, un fragment du col a été retrouvé à plusieurs dizaines de mètres de la sépulture S5 et il semblerait que le grès ait joué un rôle pendant les rites funéraires. On suppose que le grès a été cassé volontairement lors des rites funéraires (ainsi que d'autres objets personnels du défunt), ensuite les fragments ont été déposés dans l'urne, comme le suggèrent les sources historiques et les données ethnographiques.

LES PERLES DE VERRE

Une grande quantité de perles de verre (plus de 45 000) a été trouvée, en majorité dans les fosses sépulcrales, mais quelques perles isolées ont aussi été retrouvées dans la couche archéologique (fig. 7c). Il s'agit principalement de perles en verre étiré, mesurant entre 1,5 et 3 mm de diamètre et de couleur bleu poudre et blanc opaque, et de quelques perles uniques comme des perles tubulaires ou des groseilles (voir tab. 3).

Fabriquée en grande quantité en Europe, la verroterie a fait partie des objets de troc avec les autochtones des

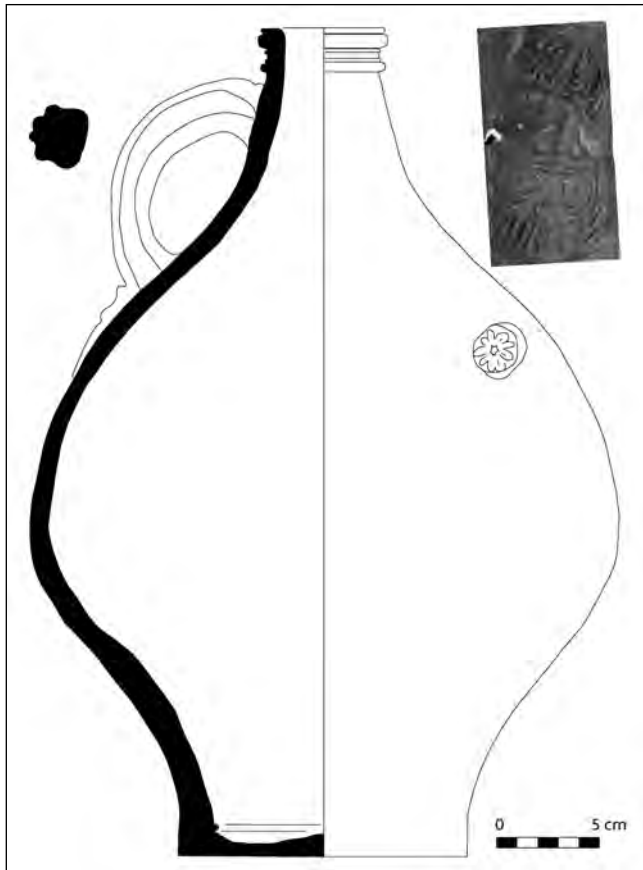


Figure 6
Dessin de la cruche rhénane trouvée dans la sépulture S5
 (Adapté d'après un dessin de Christian Vallet)

pays colonisés depuis la découverte des Amériques, la perle entrant très tôt dans les échanges économiques entre les colons et les Amérindiens. Par exemple, en 1750, les habitants de la colonie de l'île de Cayenne commandaient en métropole « 1000 rasades de perles; 300 de jaune; 200 de verte; 300 de blanche et 200 de noir » (Polderman 2004 : 461). Cette commande correspond assez bien à l'échantillonnage des couleurs retrouvées sur le site d'Eva 2. Un autre exemple est fourni par le jésuite Jean de la Mousse qui donne « un paquet de rassades, ou petits grains de verre, et une bague de laiton » pour traverser une rivière avec l'aide des Amérindiens (Collomb 2006 : 42).

LA POTERIE

L'étude céramique portait sur l'ensemble du matériel collecté lors de la fouille de la couche archéologique et des structures (tab. 5). Les formes entières ainsi que les éléments constitutants (EC) de bords, bases et plaques mesurant plus de 5 cm (n = 366) ont été soumis à une étude plus approfondie afin de déterminer la morphologie, les dimensions, les finitions, la cuisson et la pâte (tab. 6)³.

La seule technique de fabrication observée sur le site est celle du montage au colombin, dont les marques caractéristiques de contact sont souvent clairement visibles sur la section d'un fragment. La majorité des fragments a une structure présentant un aspect alvéolé lié à l'utilisation d'une matière végétale brûlée comme agent de dégraissant (68 %),

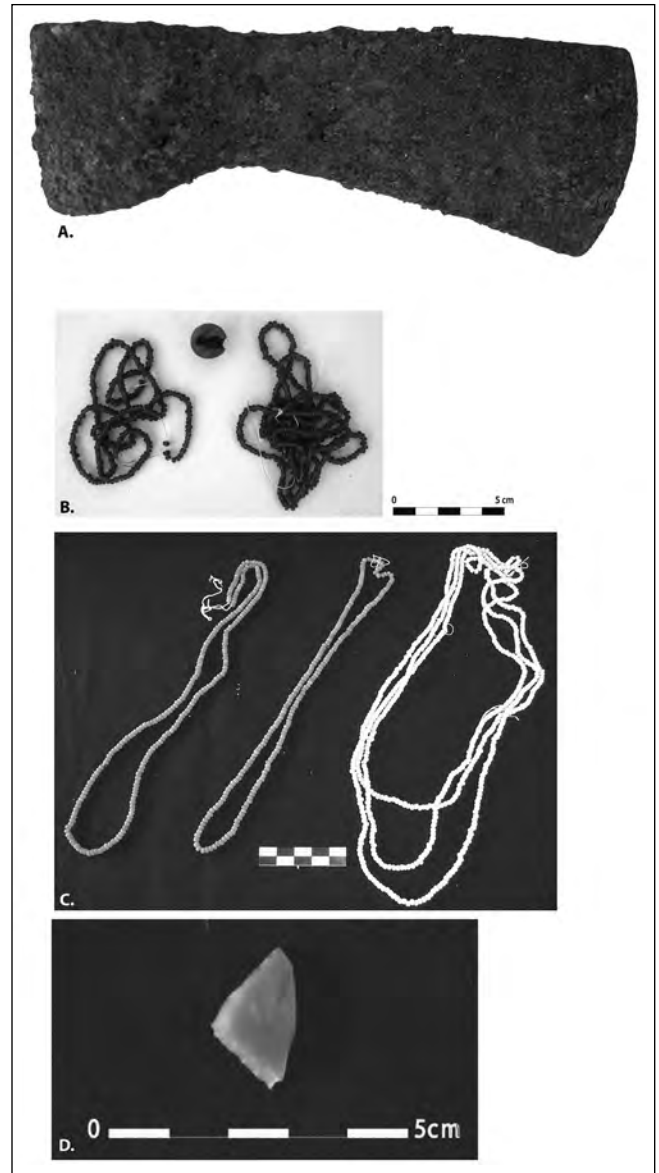


Figure 7
Différents objets d'échange
 A : hache en fer trouvée dans la jarre de S5; B : grelot et quelques perles de S5; C : perles de S1; D : pierre à fusil en silex blond du secteur 6

souvent mélangé avec du sable et/ou de la chamotte. Nous avons aussi observé à l'œil nu une utilisation exclusive du sable (10 %) ou de la chamotte (21 %) parmi les EC.

L'écorce brûlée ajoutée comme dégraissant est encore utilisée par les potières guyanaises et amazoniennes et nommée *kwepi* ou *caraipé* (*Chrysobalanaceae* sp.). Son usage est attesté ethnologiquement, chez les Kali'nas et les Palikurs, peuples qui habitent la bande littorale de la Guyane française (Grenand et Prevost 1994), ainsi qu'archéologiquement (Boomert 1985).

Le registre typologique repose sur le corpus d'éléments constitutants, dont 290 bords, 73 bases et neuf plaques (fig. 8). Les bords se divisent en sept séries modales (SM) qui se déclinent autour de trois grands ensembles : (1) les écuelles hémisphériques et/ou sub-sphériques à lèvre arrondie (SM 1); (2) les pots et bassins carénés à lèvres

Tableau 5

Décompte général de la céramique amérindienne

	ORDINAIRE	DÉCORÉE	N	POIDS (g)
Structures	227	11	238	66 503
Carroyage	5585	318	5903	139 850
Total	5812	329	6141	206 353
Pourcentages	94,7 %	5,3 %	100 %	

Tableau 6

Description des séries modales (SM I-SM X)

SM	FORME	PROFIL	LÈVRE	N	
I	a	O	Droit ou légèrement convexe	Arrondie	33
	b	O	Droit ou légèrement convexe	Aplatie	19
	c	O	Droit ou légèrement convexe	Aplatie à l'intérieur	15
	d	O	Droit ou légèrement convexe	Infléchie	4
	e	O	Droit ou légèrement convexe	Épaissie	8
	f	O	Convexe	Infléchie	17
II		O	Très étiré	Variée	4
III	a	O	Concave	Arrondie et amincie	12
	b	O	Concave ou droit et caréné	Arrondie et amincie	20
	c	O	Col concave et caréné	Arrondie et amincie	12
IV	a	O	Col droit ou légèrement concave	Infléchie	17
	b	O	Col droit ou légèrement concave et caréné (torique)	Infléchie	20
V	a	R	Droit	Aplatie	8
	b	R	Col droit et caréné	Aplatie	8
VI	a	R	Convexe	Variée	13
	b	R	Col convexe caréné	Variée	11
VII	a	R	Droit	Infléchie	11
	b	R	Convexe	Infléchie	14
	c	R	Caréné	Infléchie	7
VIII	a	R	Col droit ou légèrement concave	Variée	12
	b	R	Col droit et caréné (torique)	Infléchie	11
	c	R	Col concave et caréné	Légèrement amincie	9
IX		R	Col droit	Arrondie	2
X		U	Unique		3

infléchies (SM III, IV, VII, et VIII), dont le pot torique⁴ (SM IVb et SM VIIIb) est le plus remarquable ; et (3) les grands pots et jarres à lèvres aplaties (SM V et SM VI). Il s'agit d'un assemblage homogène mais simple, ayant quelques formes ou séries dominantes.

La majorité des bases est convexe (52 %) et marquée pour la plupart d'un plan d'assise fait d'une calotte d'argile épaisse formant le départ du montage qui donne un aspect appendiculaire, voire pointu. Nous avons aussi enregistré des bases planes (36 %) et ombiliquées (8 %). Enfin, deux fragments appartiennent à une base annulaire, une classe très rare.

La disparité entre la classe décorée et la classe non décorée ou ordinaire est très marquée, le mobilier décoré ne représentant qu'une petite partie de l'assemblage (5,3 %). Cependant, 20 % des bords ainsi que des éléments constituants sont décorés, l'application uniforme de peinture ou d'engobe rouge (*Dark Red* 7.5R3.6 du code Munsell 1990) étant la plus répandue (77 %). La couleur rouge est disposée sur la face interne de l'objet (87 %), sur la face externe (11 %) ou sur les deux faces (2 %). Les séries SM Ia-c, notamment la dernière avec la lèvre aplatie à l'intérieur, sont les plus fréquemment rencontrées, recevant le plus souvent un aplat rouge à l'intérieur, parfois en combinaison avec des encoches labiales espacées (6 %). La bichromie (blanc-sur-rouge ou rouge-sur-blanc) et la polychromie (jaune, orange, noir sur blanc) sont rares et ne concernent que neuf éléments. L'usage de décoration plastique est rare également, ne se traduisant que par l'ajout de quelques boutons sur la lèvre. Il est important de noter que l'incision est absente et que les pots carénés ne sont guère décorés.

L'aspect extérieur (parfois à l'intérieur) des fragments céramiques, souvent bruni, pourrait résulter de l'usage d'un vernis végétal, ce qui est assez couramment observé dans les productions amérindiennes de Guyane (Ahlbrinck 1931 : 234 ; Cornette 1988, 1992). C'est une résine que l'on fait fondre sur la céramique, préalablement chauffée, et qui dépose un vernis, telle la résine de courbaril ou *simili* (*Hymenaea courbaril*) [Delawarde 1967 ; Grenand et Prevost 1994].

LE PLACEMENT CHRONOLOGIQUE DU SITE

Comme nous l'avons déjà souligné, très rares sont les sites amérindiens fouillés en Guyane qui datent de cette période. Cependant quelques sites de référence existent dans les environs du site et notamment en amont du fleuve Sinnamary (Puaux et Philippe 1997 : 35-63). Il s'agit de sites amérindiens trouvés au cours de prospections pédestres et qui ont été mis en relation avec des mentions d'archives ou dans la cartographie du XVIII^e siècle, recelant les mêmes objets d'importation qu'Eva 2. Les datations s'échelonnent durant la première moitié du XIX^e siècle et, selon les auteurs, plusieurs sites sont à rattacher à la population « galibie » en général⁵.

Le mobilier d'importation d'Eva 2 apporte également des éléments importants concernant le placement chronologique de l'occupation du site dans l'époque coloniale ; les perles en verre issues des sépultures, notamment, donnent une fourchette précise dans la première moitié du XIX^e siècle. En 1817, les verriers vénitiens ont mis au point des techniques qui permettaient de produire des perles parfaitement sphériques et des micropertes de moins de un millimètre de diamètre. Et ce n'est que postérieurement à 1840 que la standardisation des techniques de fabrication a permis de produire des perles de 2 mm de diamètre identiques en taille, en forme et en couleur (Jargstorf 1995). Cette innovation technique du milieu du XIX^e siècle, qui caractérise les perles en verre trouvées dans les tombes

amérindiennes, permet d'établir un premier jalon chronologique fiable pour ce site, ou au moins pour la partie « funéraire » de celui-ci.

Deux autres structures ont livré des perles mais nous n'avons pas pu distinguer une tombe ou un fantôme. Le lot de F 36 est composé uniquement de petites perles dites « étirées » qui sont postérieures à 1817. La couleur bleu poudre était fabriquée selon une recette secrète des *Établissements Salvadori*, qui sont postérieurs à 1850. L'ensemble A (secteur 1) a fourni des perles qui semblent constituées de deux parures. Un premier lot semble être fait de perles blanches irrégulières et anciennes, certaines pouvant être de 1800. Sont venues s'ajouter au fil du temps des productions plus récentes, avec des perles bleues très régulières et des perles à facettes produites postérieurement à 1865. On suppose que ce lot s'est constitué au cours d'une génération, voire deux.

Les autres objets d'importation évoquent une fourchette plus large, entre le xvii^e et le xix^e siècle. Les fragments de pipes trouvés sur le site présentent un trou de tirage décentré vers le haut, d'un diamètre inférieur à 2 mm, ce qui les classe dans les productions du xix^e siècle (Villié 1987 : 38-40). La cruche bellarmine est produite depuis la fin du xv^e siècle jusqu'en 1566 à Cologne, puis à Frechen jusqu'au xix^e siècle (Cushion *et al.* 1987 : 137, 207), mais la petite taille de sa barbe évoque plutôt une date se situant vers 1640 (van Hees 2002). Il faut noter ici que les ateliers anglais ont produit des imitations de cruches bellarmines depuis le deuxième quart du xvii^e siècle.

Malgré les dates attribuées aux objets d'importation, la fourchette chronologique du site couvre environ 250 ans (1640-1900) et la présence éventuelle de plusieurs occupations reste difficile à déterminer à partir de l'assemblage ordinaire et homogène de la céramique amérindienne. Les perles restent les indices les plus fiables pour la datation des sépultures et permettent d'avoir un jalon chronologique entre 1817 et 1840. En revanche, la coexistence d'éléments attribuables aux xvii^e et xviii^e siècles et d'autres au xix^e est troublante mais intéressante⁶. Elle suppose une longue occupation du village, où des vestiges anciens auraient finalement été déposés par les descendants ou famille du défunt à l'occasion de la création d'un lieu d'inhumation ou de l'abandon du site. Il est possible que celui-ci ait d'abord fonctionné comme site d'habitat et qu'il ait ensuite

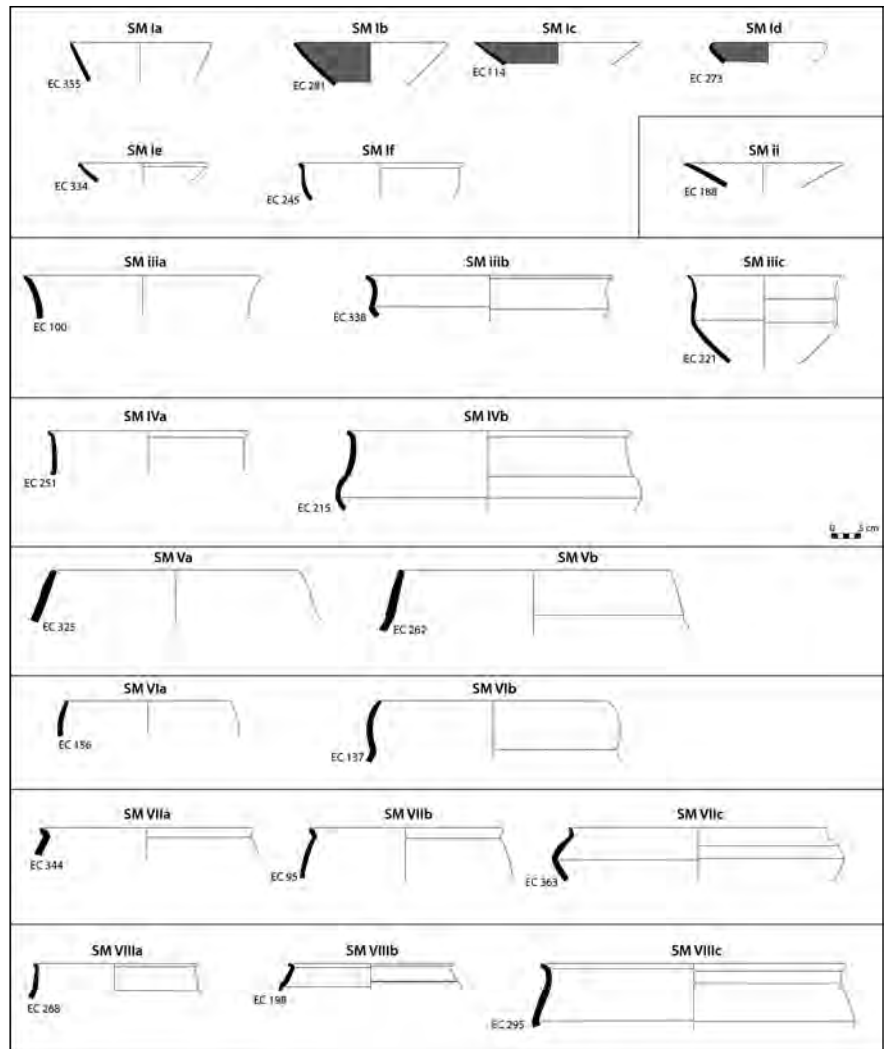


Figure 8
Exemples des séries modales (SM I-SM VIII)

acquis le statut de cimetière après la mort du Capitaine, événement qui a pu entraîner l'abandon du village. Cependant, on ne peut exclure la possibilité qu'un ancien village – déjà abandonné par les ancêtres mais présent dans la mémoire – ait servi comme site funéraire pour les populations du xix^e siècle, ce qui pourrait expliquer deux occupations distinctes.

L'INNOVATION DE LA CÉRAMIQUE

L'étude de la céramique amérindienne nous apporte quelques indices chronologiques relatifs ainsi que des pistes culturelles probables afin de définir ce complexe céramique. D'abord, on peut constater que le mobilier collecté présente des caractéristiques proches de celui qu'observait le jésuite Jean de la Mousse en 1684, en évoquant la production céramique des potières galibies de la rivière Sinnamary (Jean de la Mousse, dans Collomb 2006 : 52-53). La chaîne opératoire qu'il décrit est conforme aux observations réalisées lors de l'analyse du mobilier du site d'Eva 2 : utilisation de végétaux brûlés comme éléments non plastiques, forme conique ou appendiculaire des bases

(à des fins fonctionnelles), usage d'argiles rouges, noires, jaunes et blanches (polychromie), positionnement interne des aplats décoratifs et usage d'un vernis végétal. La description produite par le père de la Mousse est exemplaire et il faudra attendre l'œuvre du missionnaire Willem Ahlbrinck (1931 : 343-347), en poste dans le district oriental du Maroni (Surinam) au début du xx^e siècle, pour retrouver une description plus complète de la production kali'na.

Les matériaux étudiés sont également en cohérence avec d'autres descriptions, souvent moins détaillées mais qui montrent que l'on mettait en œuvre les mêmes techniques, comme le montage au colombin, l'ajout de *kwepi* comme dégraissant et l'application d'un vernis végétal (Fermin 1770 : 55-56; Sneebeling dans Kloos 1973 : 12; Pistorius 1763 : 18-19; Laffon-Ladebat 1912 : 189; Quandt 1807 : 233-235; Kappler 1854 ii : 31-32; Capitan 1882 : 649-665; Penard et Penard 1907/1908 : 127-129). On peut donc émettre l'hypothèse que la technique de fabrication de la poterie kali'na n'a guère changé depuis la deuxième moitié du xvii^e siècle jusqu'à aujourd'hui. En fait, ces caractéristiques sont partagées par la quasi-totalité de la population amérindienne – de n'importe quelle famille linguistique – du littoral des Guyanes à la fin du xx^e siècle, ce qui suggère une certaine uniformité de leur culture matérielle, qu'il s'agisse de la céramique (Boomert 1986 : 36, 1995 : 30; Collomb 2003 : 134) ou de la vannerie (Davy 2007 : 185-194).

L'étude céramique d'Eva 2 montre l'absence d'incisions et l'absence de la polychromie (l'abandon) au profit du simple aplats rouge comme mode décoratif. Cependant, les encoches labiales perdurent, avec une moindre importance, mais elles représentent un élément précolombien tenace qui a traversé l'époque coloniale jusqu'à aujourd'hui. D'autres caractéristiques de l'époque précolombienne, que ce soit la chamotte ou les pots toriques, sont toujours présentes dans l'assemblage d'Eva 2, mais c'est le *kwepi* qui semble être privilégié par les potières amérindiennes ainsi que les pots toriques sans décor. Cette transformation technique, consécutive au premier contact à l'intérieur d'un maintien global de la tradition céramique, est également constatée dans d'autres régions, comme dans les Petites Antilles (Allaire 1984; Boomert 1986).

En même temps que l'on relève cette continuité culturelle, on peut constater aussi une innovation au cours du xix^e siècle, si l'on accepte de considérer que le site d'Eva 2 appartenait au monde kali'na (galibi), et si l'on tient compte de sa situation géographique et de la période chronologique au cours de laquelle il semble avoir été occupé. Il est alors possible de comparer la céramique de ce site avec les collections ethnographiques kali'nas provenant de la même grande région et conservées dans les musées européens ou dans les Guyanes (Wack 1988; Hagen 1991; Ignace 1997; Collomb 2003), ainsi qu'avec les productions kali'nas contemporaines (Cornette 1992; Vredembregt 2002; de Tricornot 2007; Coutet 2009).

Ces deux productions (la céramique d'Eva 2 et celle des collections ethnographiques) sont assez différentes,

tant en ce qui concerne leur morphologie que pour la décoration qu'elles reçoivent, la plupart des objets présents dans les musées étant issus d'une production destinée essentiellement aux échanges avec les colons et avec les voyageurs, qui les donneront aux musées (Collomb 2003). Ces pièces peuvent être classées selon une tripartition qui permet de mieux éclairer l'évolution de la production céramique amérindienne au cours de la période coloniale : (1) un certain nombre s'inscrivent dans la continuité du registre précolombien, soit en subissant des influences coloniales qui entraînent une relative stagnation et uniformité (simplification) de la production utilitaire décorée et commune; (2) cette production a connu un premier ajout important, par l'adoption de formes européennes fonctionnelles conservant souvent le décor peint classique comme, par exemple, la *watrakan* – imitation très probable de la bouteille oignon du xvii^e siècle (Collomb 2003; Coutet et Losier 2014); et (3) plus tard, au xix^e siècle, le registre de la production céramique kali'na a s'est encore élargi avec l'apparition d'objets imitant des formes européennes décoratives ou de poteries zoomorphes, portant parfois un décor peint d'inspiration animale ou végétale qui apparaît à la fin du xix^e siècle et dans la première moitié du xx^e, objets destinés à la vente aux fonctionnaires et aux voyageurs (de Tricornot 2007).

De fait, les motifs décoratifs que l'on trouve généralement sur les objets de ces collections n'apparaissent pas sur le site d'Eva 2, et nous n'avons pas trouvé non plus de *watrakan* ou d'autres pièces d'imitation européenne. Ce constat nous amène à penser que (1) le registre céramique du site est peut-être plus ancien que les perles en verre (double occupation?); (2) que ce village avait peu de contacts avec le monde colonial – ou du moins avec le microcosme des voyageurs et des fonctionnaires coloniaux; et (3) que l'on ne produisait pas (ni n'utilisait) dans le village ces pièces céramiques destinées aux échanges avec les voyageurs ou administrateurs présents dans l'île de Cayenne et sur le Maroni (où se trouvaient depuis le milieu du xix^e siècle les établissements pénitentiaires) mais qui ne fréquentaient guère la région intermédiaire.

Il est vraisemblable qu'une grande partie des collections céramiques aujourd'hui présentes dans les musées européens, est issue de cette production en réponse à une demande extérieure qui a engendré une production destinée spécifiquement aux échanges (Collomb 2003 : 146). Cette demande extérieure est née assez tôt, venue sans doute en grande partie du Surinam où les colons étaient plus nombreux qu'en Guyane depuis la deuxième moitié du xvii^e siècle.

En ce qui concerne les poteries utilitaires, i.e. non destinées à la vente, on peut remarquer à la fois une continuité et une évolution morphologique dans le village d'Eva 2 par rapport à la production kali'na à la fin du xix^e siècle telle qu'elle a été classée par Alain Cornette (1992). Nous avons réalisé un tableau (fig. 9) mettant en regard les trois groupes principaux d'Eva 2 et leurs équivalents chez les Kali'nas contemporains. Si les bols (*sapela*) sont plus ou moins similaires, on note en revanche une évolution du

profil supérieur des pots carénés et des jarres (*samaku*). On observe que les cols sont plus longs et que les bords sont plus éversés. Cependant la forme torique reste présente mais peut être moins saillante au niveau des inflexions, et l'on remarque aussi la ressemblance entre les pots kali'nas 51.1.21.11.2 (Cornette 1992 : 58) et la SM VII. On peut aussi remarquer que les bases appendiculaires ont disparu et que la majorité a maintenant une base plane. Le *kwepi* comme dégraissant est devenu le plus employé et la chamotte a disparu (Cornette 1992 : 46). Ces observations attestent une continuité de la culture matérielle, mais aussi une dynamique de changement entre les deux ensembles (Eva 2 vs Cornette 1992) qui sont peu éloignés dans le temps et qui appartiennent, selon toute vraisemblance, à la même sphère culturelle kali'na (fig. 10).

Aujourd'hui, la production céramique des Kali'nas mais aussi celle des Palikurs est toujours présente, alors qu'elle s'est perdue chez les Arawaks (Abbenhuis 1940 : 64). Elle a su s'adapter tout au long de la période de la colonisation, notamment par l'appropriation de nouvelles formes pour répondre à une demande des colons et des voyageurs. La production de la céramique kali'na connaît un renouveau récent, à nouveau lié au développement d'une demande extérieure (cette fois touristique), qui a conduit une fois encore à l'apparition d'un style propre. Et de ce fait, il est assez facile d'apercevoir la différence entre la production contemporaine palikure, kali'na ou wayana. Aujourd'hui, l'utilisation de la céramique domestique par les Amérindiens sur le littoral de la Guyane a dans l'ensemble disparu, remplacée par les objets européens, à l'exception des bols à *cashiri* (boisson fermentée à base de manioc) utilisés lors des cérémonies funéraires (Collomb 2007). Hors de ce contexte particulier, la production céramique moderne est exclusivement destinée aux touristes.

UN MONDE AMÉRINDIEN EN RENOUVELLEMENT

Le site d'Eva 2 est un habitat amérindien de plein air d'époque

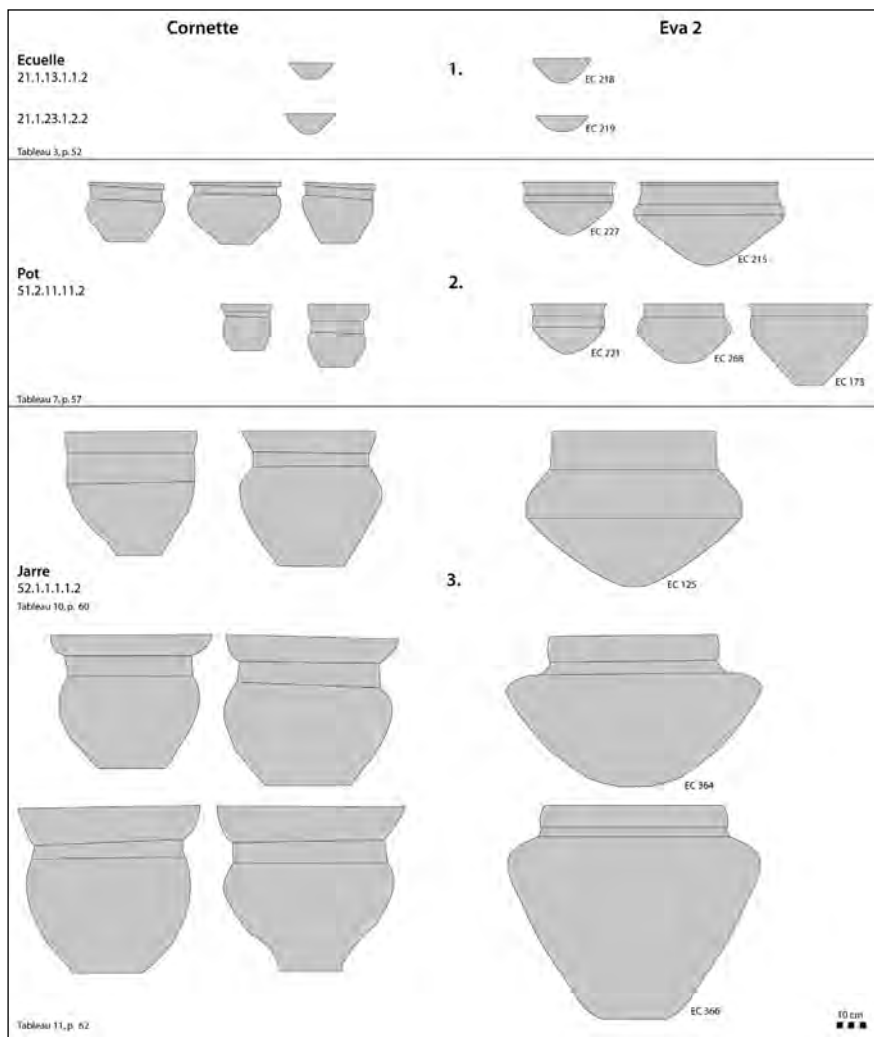


Figure 9
Comparaison sélective des formes classées par Alain Cornette (1992) avec celles d'Eva 2



Figure 10
Potière kali'na de Lelydorp (Surinam) avec trois *samaku*
(Source : Ahlbrinck 1931 : 90)

coloniale situé sur la bande littorale de la Guyane. Le littoral et l'embouchure des fleuves ont été habités par différentes populations, au nombre desquelles les Galibis/Kali'nas ont représenté jusqu'à aujourd'hui la population amérindienne nettement dominante dans l'ouest de la Guyane (Collomb et Tiouka 2000; Collomb 2008). Cette région est demeurée une zone très peu fréquentée par les colons jusqu'à la colonisation de Kourou en 1763 (mission de Kourou) et de la rivière Mana vers 1835 et l'implantation du bagne, en 1856, à Saint-Laurent du Maroni. Elle a ainsi souvent été nommée par les colons « pays indien ».

L'ensemble du mobilier du site met en évidence les changements intervenus dans la vie quotidienne amérindienne au cours de l'époque coloniale. On observe l'abandon et le remplacement des outils en pierre, qui sont quasiment absents sur le site, tout comme les plaques à cuire les galettes de manioc en céramique, dont la rareté suggère que leur usage était limité à l'époque de l'occupation du site. Il est vraisemblable que ces ustensiles avaient depuis longtemps été remplacés par des plaques à cuire métalliques (cf. Laon 1654 : 109-110), plus résistantes et plus facilement transportables. En revanche, les objets utilitaires d'origine européenne restent peu nombreux : seulement quelques fragments de grès et de céramique tournée, quelques objets en fer rejetés. Par contre, une grande quantité de perles de verre, qui sont des objets de prestige, se trouvent dans plusieurs tombes – en sachant que les parures en matière végétale ou les plumes, sans doute également présentes, ont disparu. Le grès rhénan dans la sépulture en jarre semble représenter une pièce transmise entre les générations (van den Bel 2010b).

Le site suggère également une transformation des rites funéraires, marquée par exemple par l'enterrement du corps allongé, qui peut être lié à l'influence du catholicisme depuis les missions jésuites au début du XVIII^e siècle dans l'ouest de la Guyane (Collomb 2006), en même temps que se maintiennent les formes d'inhumation « classique » : le corps en position accroupie dans une fosse ovale, et une distribution spatiale des tombes en lots de deux qui évoque probablement une mémoire funéraire.

Les regroupements ethniques engagés après l'installation des missions jésuites en Guyane et l'arrivée des frères moraves au Surinam depuis le début du XVIII^e siècle, ont vraisemblablement conduit à de nombreux échanges culturels entre groupes amérindiens et ont progressivement engendré une relative uniformisation des traditions céramiques sur le littoral des Guyanes, un processus amplifié par la chute démographique, causée par les épidémies (Abonnenc *et al.* 1956; Hurault 1989 [1972] : 183-190), qui engendra finalement l'ethnogenèse des populations contemporaines⁷. On peut ainsi relever des similitudes entre les traditions céramiques littorales et contemporaines des Kali'nas et des Palikurs, qui se traduisent par l'omniprésence du *kwepi* comme dégraissant, par la forme de la jarre à *cashiri*, et par l'échange de mots techniques concernant la fabrication des récipients (Pierre Grenand, comm. pers., 2011). À partir de la fin du

XIX^e siècle, l'usage quotidien du mobilier en céramique a diminué, pour être remplacé progressivement par des objets européens, la production céramique amérindienne s'orientant plutôt vers des objets destinés à être échangés avec les Européens, alors que dans le même temps se maintenait au sein des villages, jusqu'à aujourd'hui, la production d'une poterie utilisée lors des cérémonies (notamment liées au cycle du deuil), dans lesquelles la consommation du *cashiri* joue un rôle important.

CONCLUSION

La société kali'na « moderne », produit d'un processus d'ethnogenèse toujours en cours, agrégeant des groupes historiquement distincts (Collomb 2000), nous entraîne donc à réviser l'assemblage céramique d'Eva 2. La céramique découverte sur ce site représente vraisemblablement le dernier témoin de la production d'un groupe galibi tel que pouvait l'observer Jean de la Mousse à la fin du XVII^e siècle, production qui a connu par la suite un changement dans le registre morphologique à la suite d'une demande coloniale.

Nous proposons de classer cet ensemble comme étant le « Complexe Malmanoury », un complexe céramique amérindien (probablement galibi) situé dans l'époque coloniale, qui se place entre les complexes précolombiens et sub-contemporains de la plaine occidentale de la Guyane. Ce complexe prend ses racines à l'époque pré-coloniale et intègre les influences d'autres ethnies amérindiennes pendant l'époque coloniale, à travers l'assimilation par les groupes dominants (et en particulier les Galibis/Kali'nas) de différents groupes culturels et linguistiques très affaiblis démographiquement. Ce processus a fait apparaître une nouvelle tradition céramique partagée par les nouveaux groupes amérindiens du littoral guyanais.

L'attribution culturelle des complexes céramiques amérindiens de l'époque historique des Guyanes et des Petites Antilles se partage entre le complexe céramique de Koriabo et de Cayo (Boomert 1986). Selon Boomert (1995 : 30; 2004 : 260-261), la tradition céramique contemporaine des Kali'nas et des Palikurs est attribuable directement à la sous-série aristan de la tradition polychrome (Marajoaroïde) en Amazonie à laquelle le Koriabo est rattaché⁸. Cette attribution est, selon nous, trop directe et elle ne tient pas compte des changements historiques que connaît cette région : si la continuité culturelle est toujours lisible dans les traditions contemporaines, elle a subi une adaptation ou une transformation depuis le XVII^e siècle. L'ethnogenèse des peuples amérindiens a restructuré le paysage ethnique et linguistique sur le littoral des Guyanes, ce qui a conduit à une relative homogénéisation de la culture matérielle. Cette reconfiguration historique vient brouiller une possible affiliation linguistique entre les complexes céramiques préhistoriques et les langues amérindiennes historiques ou contemporaines.

Pour conclure, nous proposons l'hypothèse que l'assimilation des populations amérindiennes au cours de l'époque coloniale a entraîné un certain métissage culturel

et un bouleversement du registre céramique des populations autochtones, une situation qui a mis en place une nouvelle tradition coloniale de la poterie amérindienne en Guyane française. On soulignera, en contrepoint, la continuité culturelle forte que l'on observe dans les rites funéraires, intimement liés au monde spirituel et social des Amérindiens, qui met en place un contexte archéologique spécifique dans lequel la production de la céramique cérémonielle sur un mode « traditionnel » conserve un rôle important.

Remerciements

Les auteurs voudraient remercier Pierre Texier, Axel Daussy, Sandra Kayamaré, Clara Samuelian, Matthieu Hildebrand, Christine Fouilloud, Fabrice Casagrande (Inrap), Monique Ruig et Alban Oculi, mais aussi la famille Torvic, ancienne famille de Malmanoury. Finalement, un grand merci aux lecteurs anonymes, à Gérard Collomb pour ses corrections et son aide précieuse, ainsi qu'à José Oliver (UCL Institute of Archaeology) pour la traduction du résumé en espagnol.

Notes

1. Aujourd'hui le *carbet* guyanais désigne une maison en bois ouverte, à quatre ou six poteaux. Historiquement, le carbet était une grande maison des hommes où les moments importants de la vie collective prenaient place chez les Caraïbes, c'est là que l'on débattait des affaires communes, c'est là aussi que l'on accueillait les visiteurs étrangers au village (voir Biet 1664 : 354).
2. Il est possible que la tombe rectangulaire du *piaye wayana*, interprétée comme le résultat des influences européennes, ait été creusée par Crevaux ou son compagnon Apatou. Cependant, les fosses rectangulaires ou « allongées » sont connues pour l'île de Cayenne en contexte précolombien à partir du début du deuxième millénaire de notre ère (cf. van den Bel *et al.* 2013).
3. La détermination des formes de récipients reprend la terminologie et la méthode d'identification établie par Hélène Balfet *et al.* (1989). La quantification du mobilier céramique représente : le comptage de la totalité des fragments selon les différents éléments constituant des récipients (bord, col, base, appliqués), leur attribution aux deux grandes classes primaires (ordinaire/décorée) et leur provenance (structures et/ou unités archéologiques).
4. Terme proposé par Jérôme Briand lors des recherches archéologiques de Petit-Saut dans les années 1990 pour décrire la panse typique d'un pot koriabo : « Forme C : Panse à profil torique ; panse se dégageant du col et de la base par un ressaut lui donnant l'aspect d'un tore » (Vacher *et al.* 1998 : 183, tab. XXIII).
5. Ceux que les colons français appellent « Galibis » sont des Amérindiens de langue *caraiïbe* vivant entre les colonies française et hollandaise. Ce nom, Galibi, a longtemps été accepté par les intéressés comme autodésignation, mais exclusivement dans les rapports qu'ils entretenaient avec le monde de la colonie ; il restera en usage jusqu'à ce que se fasse jour tout récemment la volonté politique d'imposer en Guyane l'emploi de l'autodésignation « Kalina », pour affirmer une présence plus autonome dans l'espace régional (Collomb et Tiouka 2000).
6. On note également la présence d'une perle translucide avec des filets blanc opaque à l'intérieur, dite « groseille à maquereau », produite à Venise au XVIII^e siècle (Sherr Dubin 1987 : 337). Une même perle a été trouvée lors de la fouille de l'habitation Picard sur l'île de Cayenne (Mestre 2005).

7. La population kali'na contemporaine constitue un amalgame de plusieurs ethnies amérindiennes décimées dans la zone du centre côtier de la Guyane dès le début du XVIII^e siècle (Collomb 2003), comme d'ailleurs toutes les autres populations amérindiennes « colonisées » dans les Guyanes, voire en Amazonie, ce qui se traduit par une ethnogenèse des populations amérindiennes contemporaines (F. Grenand et P. Grenand 1987 ; Whitehead 1988 ; Collomb 2000). Les premiers récits de voyage, notamment les récits anglais, mentionnent déjà la présence d'autres ethnies en Guyane venues principalement du Brésil et de Trinidad (Whitehead 1988, 1993, 1996). Les régions de Kourou et de Sinnamary, par le biais des missions des Jésuites, ont connu aussi l'arrivée de populations amérindiennes. Chassées par les chasseurs d'esclaves à l'embouchure de l'Amazone, des populations nommées Arouas, Coussaris et Maraones migrent vers les Guyanes, qui constituent alors un refuge (Artur 2002 [1736-1771] ; Wack 1991 ; Grenand 2006 ; Grenand et Grenand 1987 ; Dreyfus 1992 ; Green *et al.* 2003).
8. Rostain et Versteeg (2004 : 238) attribuent quelques caractéristiques de la céramique contemporaine palikure à la tradition araquinoïde, s'opposant ainsi à l'analyse de Boomert qui ignore complètement ce lien culturel (Boomert 2004 : 258, n. 10).

Ouvrages cités

- ABBENHUIS, M.F., 1940 : *Arawakken in Suriname. Enquête-materiaal voor een volkenkundige studie*. Drukkerij Leo-Victor, R. K. Missie, Paramaribo.
- ABONNENC, E., Y. LE LAY et H. LECOQ, 1956 : « Démographie de la Guyane française. III. Les Indiens Galibi ». *Journal de la Société des américanistes* 45(1) : 195-208.
- AHLBRINCK, W., 1931 : *Encyclopaedie der Karaïben. Behelzend Taal, Zeden en Gewoonten Dezer Indianen. Geïllustreerd door E. La Rose, Teekenaar bij den Opnemingsdienst te Paramaribo*, in *Verhandelingen der Koninklijke Akademie van Wetenschappen te Amsterdam, Afdeling Letterkunde, Nieuwe Reeks* 27(1), Koninklijke Akademie van Wetenschappen, Amsterdam.
- ALLAIRE, L., 1984 : « A reconstruction of early historical Island Carib pottery ». *Southeastern Archaeology* 3 : 121-133.
- ARTUR, J.F., 2002 : *Histoire des colonies françaises de la Guiane*. Transcription établie, présentée et annotée par Marie Polderman, Ibis Rouge éditions, Matoury.
- BALFET, H., M.F. FAUVET-BERTHELOT et S. MONZON, 1989 : *Lexique et typologie des poteries*. Presses du CNRS, Paris.
- BEL, M. van den, 2006 : *Parcelle AM 43, Iracoubo, « Sable Blanc Est », Commune d'Iracoubo*. Manuscrit, rapport de diagnostic Inrap.
- , 2010a : « Late Archaic cooking pits in coastal French-Guiana. Results of a preventive archaeological excavation at the junction of the coastal Pleistocene savannahs and the Precambrian shield ». *Revista do Arqueologia* 23(1) : 60-71.
- , 2010b : « Grès rhénan dans une tombe guyanaise ». *Archéopages* 28 : 98-99.
- BEL, M. van den, G. HAMBURG et L. JACOBS, 1995 : « The use of kwep as a temper for clay among the Palikur in French-Guiana ». *Newsletter, Department of Pottery Technology* 13 : 42-51.
- BEL, M. van den, M. HILDEBRAND, S. DELPECH, T. ROMON et C. VALLET, 2006 : *Les occupations amérindiennes du site Eva 2. Chantier Soyouz du CSG, Malmanoury, Commune de Sinnamary, Guyane française*. Rapport de fouille Inrap, ms.
- BEL, M. van den, S. DELPECH, G. FRONTEAU, J. PAGAN JIMENEZ et D. TODISCO, 2013 : *Cimetière paysager Poncel. Le morne Poncel : Un site néoindien récent dans l'arrière pays marécageux de l'île de Cayenne*. Rapport d'opération de fouille archéologique Inrap, ms.

- BENOÎT, P.J., 1839 : *Voyage à Surinam, description des possessions néerlandaises dans la Guyane*. Société des Beaux-Arts, Bruxelles.
- BERKEL, A. van, 1948 : *Adriaan van Berkel's Travels in South America between the Berbice and Essequibo Rivers and in Surinam 1670-1689*. Traduit et édité par Walter Edmund Roth [1925]. The "Daily Chronicle", The Guiana Edition n° 2, Georgetown.
- BIET, A., 1664 : *Voyage de la France Equinoxiale en l'Isle de Cayenne, entrepris par les françois en l'année MDCLII*. François Clovzier, Paris.
- BOOMERT, A., 1985 : « The Guayabitoïd and Mayoïd Series: Amerindian Culture History in Trinidad during Late Prehistoric and Protohistoric Times », in Louis Allaire et Francine-M. Mayer (dir.), *Proceedings of the Tenth International Congress for the Study of Pre-Columbian Cultures of the Lesser Antilles, Fort-de-France 1983* : 93-148, Centre de recherches caraïbes, Université de Montréal.
- , 1986 : « The Cayo Complex of Saint-Vincent: Ethnohistorical and archaeological aspects of the Island Carib problem ». *Antropología* 66 : 3-68.
- , 1995 : « Island Carib Archaeology », in Neil L. Whitehead (dir.), *Wolves from the Sea: Readings in the Anthropology of the Native Caribbean* : 23-35. Caribbean Series 14, KITLV Press, Leiden.
- , 2004 : « Koriabo and the Polychrome Tradition: The Late-Prehistoric era between the Orinoco and Amazon mouths », in André Delpech et Corinne Hofman (dir.), *Late Ceramic Age Societies in the Eastern Caribbean* : 251-266. BAR International Series 1273, Paris Monographs in American Archaeology 14, Archaeopress, London.
- CAPITAN, L., 1882 : « Sur les procédés qu'emploient les Galibis pour la fabrication de la poterie ». *Bulletins et mémoires de la Société d'anthropologie* 5(3) : 649-651.
- COLLOMB, G., 2000 : « Identité et territoire chez les Kali'na. À propos d'un récit du retour des morts ». *Journal de la Société des américanistes* 86 : 147-166.
- , 2003 : « Réflexion sur un style ethnique : la céramique Kali'na du littoral oriental des Guyanes ». *Journal de la Société des américanistes* 89(1) : 129-160.
- , 2006 : *Les Indiens de la Sinnamary. Journal du père Jean de la Mousse en Guyane (1684-1691)*. Éditions Chandeigne, Paris.
- , 2007 : « Rituel, performance, politique : un deuil Kali'na ». *Ethnologie française* 37(HS) : 89-94.
- , 2008 : « Chroniques interculturelles en Guyane : un "point de vue" Kali'na », in G. Collomb et M.J. Jolivet (dir.), *Amérindiens, Créoles et Noirs marrons en Guyane* : 45-75. Éditions du CTHS, Paris.
- COLLOMB, G., et F. TIOUKA, 2000 : *Na'na Kali'na, Un histoire des Kali'na en Guyane*. Ibis Rouge éditions, Matoury.
- CORNETTE, A., 1988 : *La céramique Galibi comme unité de référence. Étude morpho-stylistique et technique; comparaison avec la céramique de quelques sites archéologiques de la Basse Mana et de l'île de Cayenne*. Programme Cordet, Technologies humaines et évolution du littoral dans la Caraïbe francophone, Cordet 6, ms.
- , 1992 : « Étude morpho-stylistique et technique de la céramique Galibi en Guyane française ». *Caribena* 2 : 41-101.
- COUTET, C., 2009 : *Archéologie du littoral de Guyane française. Une approche ethnoarchéologique des techniques céramiques amérindiennes*. Thèse de doctorat, Université de Paris I-Panthéon Sorbonne.
- COUTET, C., et C. LOSIER, 2014 : « Céramiques métissées : Témoignages d'interactions culturelles dans la société guyanaise du XVII^e et du XVIII^e siècle », in B. Bérard et C. Losier (dir.), *Archéologie caraïbe* : 171-198. Coll. Tabouï 2, Sidestone Press, Leiden.
- CREVAUX, J., 1883 : *Voyages dans l'Amérique du Sud*. Hachette, Paris.
- CUSHION, J.P., J. GIACOMOTTI et A. FAY-HALLE, 1987 : *Manuel de la céramique européenne : faïences, faïences fines, grès, terres cuites*. Bibliothèque d'arts, Fribourg.
- DAVY, D., 2007 : *Vannerie et vanniers. Approche ethnologique d'une activité artisanale en Guyane française*. Thèse de doctorat, Université d'Orléans, France.
- DECOUDRAS, P.M., 1979, « Cartes anciennes (planche 18) », in Guy Lasserre, Gilles Sautter, Michel Boyé et Gérard Brasseur (dir.), *Atlas des départements français d'Outre-Mer* : vol. 4. *La Guyane*. CEGET, ORSTOM, Paris.
- DELAWARDE, J.B., 1967 : « Les Galibi de la Mana et d'Iracoubo (Guyane française) ». *Journal de la Société des américanistes* 56(2) : 333-388.
- DREYFUS, S., 1992 : « Les Réseaux politiques indigènes en Guyane occidentale et leurs transformations aux XVII^e et XVIII^e siècles ». *L'Homme* 122(32) : 75-98.
- GREEN, L., D. GREEN et E. GOES NEVES, 2003 : « Indigenous knowledge and archaeological science: The challenges of public archaeology in Reserva Uaçá ». *Journal of Social Archaeology* 3(3) : 365-397.
- FERMIN, P., 1770 : *Nieuwe algemeene beschrijving van de colonie van Suriname. Behelzende al het merkwaardige van dezelve, met betrekkinge tot de historie, aardryks- en natuurkunde*. V. van der Plaats junior, Harlingen.
- GASSON, R.A., 2000 : « Quirípia and Mostacillas: The Evolution of Shell Beads as a Medium of Exchange in Northern South America ». *Ethnohistory* 47(3-4) : 581-609.
- GRENAND, P., 2006 : « Que sont devenus les Amérindiens de l'Approuague? Réflexions autour d'une histoire peu documentée », in Serge Mam Lam Fouck et Jacqueline Zonzon (dir.), *L'histoire de la Guyane, depuis les civilisations amérindiennes* : 105-126. Ibis Rouge éditions, Matoury.
- GRENAND, E., et P. GRENAND, 1987 : « La côte d'Amapá, de la bouche de l'Amazone à la baie d'Oyapock, à travers la tradition orale Palikur ». *Boletim do Museu Paraense Emilio Goeldi Série Anthropologia* 3(1) : 1-77.
- GRENAND, P., et M.-F. PREVOST, 1994 : « Les plantes colorantes utilisées en Guyane française ». *Journal d'agriculture traditionnelle et de botanique appliquée*, n. s. 36(1) : 139-172.
- HAGEN, J.F., 1991 : *Orihno ni-karè : Sprekend aardewerk*. Master 2 Université de Leiden, ms.
- HEES, C. van, 2002 : *Baardmannen en Puntneuzen, Vorm, gebruik en betekenis van gezichtskruiken, 1500-1700*. Waanders, Zwolle.
- HULSMAN, L.H.C., 2009 : *Nederlands Amazonia, Handel met indianen tussen 1580 en 1680*. Thèse de doctorat, Université d'Amsterdam, ms.
- HURAU, J.M., 1989 [1972] : *Français et Indiens en Guyane 1604-1972*. Guyane Press Diffusion, Cayenne.
- IGNACE, P., 1997 : *Les collections de Guyane dans les musées de France*. Mémoire de maîtrise, Université Paris I-Panthéon Sorbonne, ms.
- JARGSTORF, S., 1995 : *Glass beads from Europe*. Schiffer Publishers, Atglin.
- JÉRÉMIE, S., 2005 : *Sinnamary « Carrière Katia et Eva » (Guyane française)*. Document final d'opération Inrap, ms.
- KAPPLER, A., 1854 : *Zes Jaren in Suriname. Schetsen en tafereelen uit het maatschappelijke en militaire leven in deze kolonie*. 2 vol, W. F. Dannenfeler, Utrecht.
- KLOOS, P., 1973 : « Johannes Sneebeling over Surinaamse Indianen. Een manuscript uit de 18^e eeuw ». *Mededelingen Stichting Surinaams Museum* 10 : 5-39.
- LAFFON-LADEBAT, 1912 : *Journal de ma déportation à la Guyane française*. Introduction de Frédéric Masson, Société d'Éditions littéraires et artistiques, Librairie Paul Ollendorf, Paris.

- LAON, J., 1654 : *Relation du Voyage des Francois Fait au Cap de Nord en Amerique, par les soins de la Compagnie établie à Paris, & sous la conduite de Monsieur de Royville leur General [...]*. Chez Edme Pepingue, Paris.
- MESTRE, M., 2005 : *RN3 Poncel, Commune de Rémire-Montjoly*. Rapport final de fouille Inrap, ms.
- PANHUYS, J.L.C. van, M.J. HERSKOVITS et A. MORDINI, 1934 : « Un manuscrit de 1690 sur la Guyane Française par le Jonkheer L. C. van Panhuys (Gorinchem – Pays Bas, le Prof. Dr. M. J. Herskovits (Evanston Ill U. S.A.), le Nob. A. Mordini (Barga, Italie) », herausgegeben von Professor Dr. R. Grossman & Dr. G. Antze (eds), *Verhandlungen des XXIV. Internationalen Amerikanisten-Kongresses Hamburg, 7 bis 13 September 1930* : 26-31, Friederichsen, De Gruyter & Co. mbh, Hamburg.
- PENARD, FP, et A.P. PENARD, 1907-1908 : *De menschetende Aanbidders der Zonneslang*, 2 vol. H. B. Heyde, Paramaribo.
- PISTORIUS, T., 1763 : *Korte en zakelijke beschrijvinge van de Colonie van Suriname [...]*. Theodorus Crajenschot, Amsterdam.
- POLDERMAN, M., 2004 : *La Guyane française 1676-1763 : Mise en place et évolution de la société coloniale, tensions et métissages*. Ibis Rouge éditions, Matoury.
- PUAUX, O., et M. PHILIPPE, 1997 : *Archéologique et histoire du Sinnamary du XVII^e au XX^e siècle*. Documents d'archéologie française 60, Éditions de la Maison des sciences de l'Homme, Paris.
- QUANDT, C., 1807 : *Nachricht von Suriname und seinen Einwohnern*. Görlitz.
- ROSTAIN, S., 1994 : *L'occupation amérindienne ancienne du littoral de Guyane*. Thèse de doctorat, Université Paris I-Panthéon-Sorbonne, 2 vol., Travaux et Documents Microfiches 129, Éditions d'ORSTOM, Paris.
- , 2011 : « La mort amérindienne en Amazonie », in Bernard Grunberg (dir.), *Les Indiens des Petites Antilles, des premiers peuplements aux débuts de la colonisation européenne* : 221-254. Cahiers d'histoire de l'Amérique coloniale 5, L'Harmattan, Paris.
- ROSTAIN, S., et A.H. VERSTEEG, 2004 : « The Arauquinoid Tradition in the Guianas », in André Delpéch et Corinne Hofman (dir.), *Late Ceramic Age Societies in the Eastern Caribbean* : 223-250. BAR International Series 1273, Paris Monographs in American Archaeology 14, Archaeopress, London.
- SCHLEICHER, C., 1927 : « Une industrie qui disparaît : la taille des silex modernes (pierres à fusil et à briquet) ». *Bulletin de la Société préhistorique de France* 24(10) : 367-369.
- SHERR DUBIN, L., 1987 : *Le livre des perles. Parures, bijoux et ornements du monde, du Néolithique à nos jours*. La Martinière, Paris.
- TRICORNOT, M.C. de, 2007 : *L'art céramique des Kali'na*. Vents d'ailleurs, La Roque d'Anthéron, Paris.
- VACHER, S., S. JÉRÉMIE et J. BRIAND, 1998 : *Amérindiens du Sinnamary (Guyane) : archéologie en forêt équatoriale*. Document d'archéologie française 70, Éditions de la Maison des sciences de l'Homme, Paris.
- VILLIÉ, P., 1987 : « Les pipes en terre cuite ». *Magazine Plongée et Chasse sous marine* 10.
- VREDENBREGT, A.L., 2002 : *Ori : no ka : nan wena : po. The Symbolic Content of Kari'na Materiel Culture; an Ethnoarchaeological Case Study*. Master 2 de l'Université de Leiden, ms.
- WACK, Y., 1988 : *La céramique Galibi du Musée franconie. Recherche sur la genèse d'une expression artistique*. Ms.
- , 1991 : « Recherches sur l'histoire amérindienne de la Comté et de l'Approuague ». *Caribena* 1 : 55-82.
- WHITEHEAD, N.L., 1988 : *Lords of the Tiger Spirit: A History of the Caribs in Colonial Venezuela and Guyana 1498-1820*. Thèse de doctorat, Université d'Oxford. KITLV Caribbean Series 1, Foris Publishers, Dordrecht.
- , 1993 : « Ethnic transformation and historical discontinuity in Native Amazonia and Guyana, 1500-1900 ». *L'Homme* 33(126-128) : 285-307.
- , 1996 : « Ethnogenesis and Ethnocide in the settlement of Surinam », in Jonathan Hill (dir.), *History, Power and Identity. Ethnogenesis in the Americas 1492-1992* : 20-35. University of Iowa Press, Iowa City.

Affiquets, matachias et vermillon

Nouvelle édition maintenant disponible
incluant le texte intégral sur CD-ROM

Ethnographie illustrée des Algonquiens du nord-est de l'Amérique aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles.



par Marc Laberge
Illustrations de François Girard

À quoi ressemblaient les Algonquiens lorsque Champlain a fondé Québec en 1608? Comment étaient-ils vêtus, coiffés, maquillés? Quels types d'ornements et de décorations portaient-ils? Comment vivaient-ils?

Marc Laberge et François Girard ont joint leurs recherches et leurs talents pour répondre à ces questions et tenter de créer une nouvelle iconographie documentée des Algonquiens de la Nouvelle-France.

Un volume de 227 pages contenant plus de 120 illustrations.

Collection « Signes des Amériques », n° 11

39 \$ (tps et frais de port inclus)

Faire parvenir votre
commande accompagnée d'un chèque à :

Recherches amérindiennes au Québec
6742 rue Saint-Denis Montréal QC H2S 2S2